Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*

Anne Both

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/26295>

DOI : [10.4000/etudesrurales.26295](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.26295)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2021

Pagination : 230-232

ISBN : 978-2-7132-2891-9

Référence électronique

Anne Both, « Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin* », *Études rurales* [En ligne], 207 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 09 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/26295> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.26295>

Ce document a été généré automatiquement le 9 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*

Anne Both

RÉFÉRENCE

Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte (« L'envers des faits »), 2019, 214 p.

- 1 L'enquête, que retrace ce livre de Benoît Coquard, a été menée pendant pratiquement une décennie quelque part dans le Grand Est, dans un de ces villages où les bars comme les usines ne servent plus que de décors aux récits des anciens. Il s'agit bien de ces zones rurales oubliées, de ces « endroits paumés » (p. 13) qui n'attirent pas plus les investisseurs que les touristes. L'auteur, lui-même originaire d'un de ces patelins, entend démontrer que la sociabilité des jeunes adultes de « ces campagnes en déclin continue d'être intense et vitale » (p. 16). Cet ouvrage, une version habilement remaniée de sa thèse soutenue en 2016, s'appuie sur une immersion – rendue possible grâce à ses amis d'enfance – qui s'est terminée au moment de la naissance du mouvement des Gilets jaunes. Elle a été complétée par un questionnaire d'une quarantaine de minutes. La proximité avec les personnes rencontrées et l'intime connaissance du contexte ont permis à l'auteur d'aboutir à une analyse très fine de ce qui se trame dans la tête de « ceux qui restent », en évitant les clichés – et ils sont nombreux – comme celui de la France périphérique¹, de l'idéal-type de l'homme populaire rural ou encore du sociologue au jargon surplombant.
- 2 L'ouvrage est organisé autour de sept chapitres, dans lesquels sont développées des thématiques spécifiques : l'honorabilité, la nostalgie, la fabrique de la sédentarité, la possibilité d'un ailleurs forcément meilleur, la sociabilité masculine, l'économie amicale et les affinités politiques. Néanmoins, chacune d'elles traverse l'ensemble du

livre. Si l'approche de Benoît Coquard ne consiste pas à insister sur la division sexuelle qui régit le quotidien de cette jeunesse rurale, l'étude qu'il fait de sa sociabilité en montre pourtant l'omniprésence. En effet, ceux qui demeurent dans ces campagnes où personne ne se rend sont surtout des hommes, les femmes qui le peuvent les quittent soit pour poursuivre leurs études soit pour trouver du travail. Les usines² de textile, qui les employaient et les divertissaient – on pense notamment aux majorettes – ont définitivement fermé. Les emplois féminins, généralement mal payés, se raréfient. Les hommes, pour peu qu'ils aient une bonne réputation et un fort capital d'autochtonie, un CAP ou bac professionnel et la possibilité de réaliser des chantiers le week-end, s'en sortent à l'évidence beaucoup mieux. « Le marché du travail est essentiellement fondé sur des métiers et des secteurs considérés comme masculins, les hommes sont plus valorisés sur ce marché et, en retour, dans la sociabilité locale. Cette inégalité va de pair avec un ordre domestique imputant aux femmes toute la charge d'entretien de la famille » (p. 152). Les descriptions ethnographiques de l'auteur révèlent que l'espace privé est subordonné à la sociabilité et aux loisirs masculins. Le salon devient la pièce où monsieur reçoit, pour certains quotidiennement, « sa bande de potes » puisqu'il n'y a plus de bars, tandis que le garage fait office d'espace de bricolage ou de jardinage. Par ailleurs, s'offrent à ces hommes des loisirs pratiqués avec des anciens – la chasse, le foot, la boxe, le motocross... – sans qu'il n'existe d'équivalents pour leurs conjointes.

- 3 Ces dernières ont d'ailleurs souvent renoncé à leurs amis et d'une certaine façon à leur adolescence, tandis que leurs époux ne parviennent à s'y résigner, en faisant « passer les potes avant tout », contredisant ainsi « les diverses injonctions qui leur sont faites – se ranger, terminer sa jeunesse, se résoudre enfin à se consacrer en priorité à la famille qu'ils ont construite » (p. 171). Cette sociabilité masculine implique des devoirs – de disponibilité, de loyauté, de solidarité ...– et induit des configurations a priori peu probables en milieu urbain. C'est l'ouvrier qui est « pote » avec son patron artisan ou l'électeur du rassemblement national avec un descendant d'immigré maghrébin. « Les oppositions de classe [...] auront tendance à être en partie gommées par des proximités de genre » (p. 187), quand le racisme est à « géométrie variable » (p. 195) dans ces régions très marquées à droite. La récurrence de la formule, « déjà, nous », qu'il relève à maintes reprises sur son terrain, traduit assez bien ce sentiment que, pour ces personnes, priorité doit être donnée à leur collectif afin d'assurer leurs conditions d'existence. Elle permet de resserrer les membres autour de son clan, dont sont exclus, bien entendu, les « perdus », les précaires ceux que se déplacent à pied, faute de détenir un permis et un véhicule. Ils sont d'autant plus stigmatisés qu'ils consomment de l'héroïne, addiction très forte dans cette région.
- 4 Cet ouvrage avait pour hypothèse de démontrer que la sociabilité des jeunes adultes dans les zones rurales en déclin était forte. En ce sens, le lecteur ne sera pas déçu. Il sera, en outre, particulièrement séduit par cette sociologie rurale bienveillante mais sans complaisance qui traite une multitude de sujets : celui du travail, du genre, de la conscience politique, de l'autochtonie, de la misère sociale ou encore du rapport au temps. Par ailleurs, les matériaux ethnographiques sont judicieusement mobilisés comme autant d'indices au service de l'intelligibilité, sans jamais être utilisés comme des illustrations redondantes ou de simples commentaires descriptifs. Convaincant, *Ceux qui restent* est un livre qui porte habilement à la connaissance les façons de faire et de vivre les espaces ruraux de « ceux, qui en sont originaires et qui y habitent, [car] c'est le seul espace qui leur permette de vivre comme ils l'entendent » (p. 199). Certes, on pourra regretter que les relations intergénérationnelles, notamment avec les

anciens que les hommes fréquentent pendant leurs loisirs, soient si peu abordées. Certes, on pourra aussi regretter que les « perdus » (appelés dans d'autres régions « cassos » pour cas social), exclus de ces réseaux de sociabilité, aient si peu de place dans ce livre, mais certainement pas que Gilles Moreau et Stéphane Beaud, co-directeurs de la thèse, aient donné « sa chance à un gars de la campagne » (p. 207).

NOTES

1. Cette expression provient du titre de Christophe Guilly, *La France périphérique. Comment on a massacré les classes populaires*, Flammarion (« Champs Actuel »), Paris 2015.
 2. Si la lecture de ce livre évoque celui de Nicolas Renahy (*Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte [« Sociologie »], Paris, 2010), le contexte de désindustrialisation du Grand Est change considérablement le marché de l'emploi mais aussi toute la sociabilité afférente.
-

AUTEURS

ANNE BOTH

éditrice, Études rurales, École des hautes études en sciences sociales, Paris